

Histoire d'innovations

Table ronde de clôture Forum « Innovation », 10 juin 2016

Réseau de Recherche sur l'innovation

Coordonnée par Sylvain Allemand, Média Paris Saclay, Sophie Reboud Ecole Supérieure de Commerce de Dijon et Sophie Boutillier Université du Littoral

Participants :

Cédric Perrin, IDHES-Evry

Yvon Pesqueux, Conservatoire National des Arts et Métiers

Joël Ravix, Université de Nice

Patrick Verley, Université de Genève

Trois mots-clés ont marqué ce Forum à la Cité des sciences et de l'industrie à Paris, les 9 et 10 juin 2016 : révolution industrielle, innovation et entrepreneur. L'objectif de cette table était de se placer de façon un peu décalée par rapport aux exposés, débats et discussions qui ont eu lieu au cours de ces deux jours pour proposer une analyse historique de ces mots-clés et montrer que la modernité n'est pas là où l'on pense la trouver. L'histoire n'est pas le produit d'une évolution linéaire d'une société primitive à une société moderne, mais est faite de mouvements d'aller-retour, de dépendances de Sentier. Certes, ces mouvements et séquences sont interrompus par des ruptures qui déterminent la périodisation. Ils sont aussi formés par une accumulation d'idées et de connaissances, mais les sociétés humaines sont fréquemment amnésiques et ne tirent pas les leçons des catastrophes et crises du passé. De plus, avec le temps, les mots changent de sens. L'innovation, qui est spontanément perçue comme technologique, et que l'on redoutait jusqu'au siècle des Lumières, est devenue depuis la fin du 20^{ème} siècle, une sorte d'incantation, voire d'injonction, que les responsables politiques et les dirigeants d'entreprise perçoivent comme « la » solution aux maux sociaux et économiques, à l'image du processus de la « destruction créatrice » décrit par J. A. Schumpeter au milieu du 20^e siècle.

Par ailleurs, ce que l'on considère aujourd'hui comme une innovation ne l'est pas au regard de l'histoire des faits économiques au sens large du terme (incluant le politique, le social et le culturel), selon Joël Ravix (Université de Nice). Par exemple, le travail à domicile, marqueur de la première révolution industrielle, resurgit à la faveur des nouvelles technologies de l'information et de la communication, remettant en question les fondements du droit du travail. Un retour sur le passé n'est en rien l'expression d'une nostalgie, car l'âge d'or n'a jamais eu lieu, c'est un moyen pour tracer des voies de réflexion, pour ne pas répéter les erreurs du passé. Mais, est-ce si simple ?

La ou les révolutions industrielles

Le vocable de « révolution industrielle », selon Patrick Verley (Université de Genève) a été l'un des principaux mots-clés de ces deux journées de discussion et de débats. Mais, outre le

fait qu'on l'emploie forcément au pluriel (et sur ce point les chercheurs ne partagent pas la même opinion sur le nombre de révolutions industrielles qui se sont écoulées depuis « la » révolution industrielle, soit la première), quel est le sens que l'on peut lui donner ? Est-ce une phase de rupture entre une période passée et une autre en devenir ? Ou une continuité dans l'évolution d'un phénomène ? Nombre d'historiens partagent l'idée que l'industrie existait avant « la » révolution industrielle, et qu'il s'agit d'un processus dont les racines sont beaucoup plus profondes que la fin du 18^{ème} siècle ou le début du 19^{ème} siècle. Depuis les temps très anciens, les sociétés humaines ont produit des outils et des objets pour répondre à leurs besoins. L'industrie du 19^{ème} siècle fonctionnait déjà grâce à récupération de déchets, à l'image d'une pseudo-modernité que serait l'économie circulaire à l'heure actuelle. La révolution industrielle, telle qu'on la conçoit au 19^{ème} siècle (car les contemporains de la révolution industrielle avaient véritablement le sentiment de vivre une période intense de changements, en rupture avec les années antérieures) peut tout au plus être appréhendée comme une phase d'accélération de ce processus, non comme un changement de trajectoire, et ce d'autant plus que les changements se sont faits progressivement. Les grandes entreprises étaient relativement peu nombreuses par rapport à la pléthore de petites et moyennes entreprises. Alors, comment expliquer cet engouement pour le vocable « révolution industrielle » ?

A y regarder de plus près, au 19^{ème} siècle, comme au 21^{ème} siècle, selon Yvon Pesqueux (Cnam, Paris) la révolution industrielle relève autant de l'idéologie et du politique que de la réalité économique et industrielle. Dans ce contexte, et compte-tenu des rivalités ancestrales entre la France et la Grande-Bretagne (alors première puissance mondiale), l'idée s'était imposée suivant laquelle les Français avaient fait leur révolution politique, et qu'il était resté aux Britanniques le soin de faire la révolution industrielle. Mais, en dehors de ces considérations politiques et idéologiques, des éléments d'ordre économique font qu'il reste difficile de parler de révolution industrielle. Pour une raison essentielle, selon Patrick Verley, parce qu'il est impossible de dissocier le travail agricole et industriel qui restent longtemps imbriqués l'un dans l'autre. Par ailleurs, au 19^{ème} siècle, les progrès réalisés dans l'agriculture sont marqués principalement par la mécanisation agricole en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. A l'heure actuelle, et à une autre échelle, l'industrie et l'agriculture restent étroitement liées. Des progrès importants sont réalisés dans les domaines de la chimie et de la biologie qui influencent à la fois l'augmentation des rendements agricoles ou la création de nouvelles variétés de végétaux.

Par ailleurs, selon Cédric Perrin, l'histoire ne suit pas une trajectoire linéaire conduisant inévitablement à l'amélioration des conditions de vie des individus. Ainsi, comme indiqué, des formes de mise au travail que l'on pensait appartenir au passé, comme le travail à domicile ou le putting-out, renaissent sous d'autres formes grâce aux nouvelles technologies de l'information et de la communication. Mais, avaient-elles véritablement disparu pendant les années 1950-1970, alors que l'emploi salarié se développait de façon considérable ? Que dire aujourd'hui de la célèbre entreprise américaine Uber qui donne la possibilité à tout individu de devenir chauffeur de taxi et qui a enrichi le dictionnaire d'un nouveau mot « ubérisation » ? Le chauffeur Uber est, comme le tisserand à domicile du 18^{ème} siècle, propriétaire de son outil de production, ou encore comme des travailleurs qui avant l'invention du contrat de travail, attendaient sur la place de grève qu'on leur propose une

tâche. Tous, hier comme aujourd'hui, vivent dans la même précarité, dans l'attente d'un client ou d'une commande.

Innovation et progrès technique

L'autre mot-clé de ces deux journées est, bien sûr, « innovation », dont le sens a également évolué au cours du temps. Il a d'abord eu un sens politique, puis économique et technique, selon l'acceptation que l'on lui donne actuellement. Le sens qu'on lui connaît actuellement apparaît progressivement à partir du siècle des Lumières, au 18^{ème} siècle, en particulier avec Condorcet qui cherche à construire une théorie du progrès reposant pour une large part sur le développement de l'éducation, qu'il considère comme un moyen de civilisation et de progrès social. Pour nombre d'historiens, Condorcet fut en effet le véritable initiateur d'une théorie de l'innovation, sur laquelle nos sociétés reposent aujourd'hui. C'est ainsi que le sens du vocable « innovation » évolue. De politique, il devient économique et technique, de danger (en rupture par rapport à la tradition, avec l'ordre établi), il signifie opportunité, synonyme de progrès technique, base d'une amélioration des conditions de vie des populations. Mais, les faits sont têtus...

A l'heure actuelle dans un contexte économique particulier, marqué par le « managérialisme », soit une sorte de modernité réinventée qui prône une gestion rationnelle des organisations en ce début de 21^{ème} siècle, les chercheurs, les responsables politiques, les journalistes... tout le monde fait un usage excessif du mot « innovation ». La question idéologique soulevée à propos de la révolution industrielle réapparaît. Le mot « innovation » est devenu un « mot valise », un « mot ombrelle », sous lequel on met un tant de choses, y compris l' « innovation sociale », dont le contenu hétéroclite pose problème. C'est aussi un « mot frontière » qui est commun à différentes communautés.

Mais, selon Cédric Perrin (IDHES-Evry), l'innovation n'a pas toujours la même intensité, radicale ou incrémentale. On peut aussi parler d'innovation « à la marge », c'est-à-dire d'une innovation qui peut être très modeste, en particulier dans le domaine de l'artisanat, dans les pays industriels, comme dans les pays en développement. On observe par exemple dans les pays en développement l'apparition d'activités artisanales d'un haut degré de technicité qui s'appuient sur des savoirs ancestraux et qui combinent parfois la récupération de déchets. Ce qui constitue un moyen puissant pour créer des emplois et de la valeur.

Cependant, si, aujourd'hui, on utilise aussi abondamment la notion d'innovation, c'est parce qu'elle a remplacé un autre vocable, celui de « progrès technique ». Une substitution qui s'est opérée à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Les années qui ont suivi l'immédiat après-guerre ont été en effet marquées par la guerre froide et l'usage de la bombe atomique. La course aux armements a alors mobilisé l'énergie et la créativité des scientifiques et des ingénieurs. Il en a découlé dans l'imaginaire collectif la perspective d'une fin possible du monde, que les romanciers et les cinéastes ont largement dépeinte. Après l'explosion d'une telle Bombe, il ne resterait plus rien, tant en termes de ressources naturelles que d'humanité. Les hommes ont cette fois perdu de leur superbe, à l'image de ceux mis en scène dans le célèbre roman de Pierre Boulle, publié en 1963, « La planète des singes ». Mais, s'il convient de rester dans un registre économique, rappelons les propos de l'économiste américain Robert Solow qui s'étonnait de ne pas voir dans la réalité économique les signes du progrès technique

En réalité, dès le 19^e siècle, ce dernier pouvait apparaître comme synonyme de chômage, la machine se substituant à l'ouvrier. Ce qui produisit des mouvements ouvriers très durs, les briseurs de machines, qui menèrent des actions très dures.

L'entrepreneur, le patron et l'ouvrier

Avec « innovation », selon Yvon Pesqueux, selon Joël Ravix, une autre notion s'est imposée dans le langage commun et scientifique, celle d'« entrepreneur », qui est également un mot « valise ». L'« entrepreneur » l'emporte sur le « patron » qui était chargé d'une connotation négative. A partir des années 1980, le premier devient une figure positive, à la fois sur le plan social et sur le plan politique, politique au sens de « politique publique », puisque c'est à partir de cette période que les premières mesures de politique publique sont mises en place par les gouvernements pour soutenir la création d'entreprises, dans un contexte marqué par le chômage de masse.

Le vocable d'« entrepreneur » est indissociable de celui d'« entreprise » qui apparaît tardivement dans son sens juridique en France : au milieu du 20^{ème} siècle. En son sens premier, « entreprise » a une signification très large : faire une opération ponctuelle. Depuis, « entreprise » a revêtu un autre sens, allongeant l'horizon économique, car cela permet d'investir dans la durée. Elle n'est plus cette simple opération ponctuelle liée, par exemple, à l'organisation d'une expédition commerciale vers des contrées éloignées.

Concernant l'entrepreneur, selon Joël Ravix, nombre d'économistes ont étudié son activité et ses motivations depuis le 18^{ème} siècle - Cantillon, Turgot et Say – en lui donnant une définition économique. Mais, « entreprise » et « entrepreneur » appartiennent résolument au vocabulaire du 20^{ème} siècle. L'industrialisation du 19^{ème} siècle n'a pas exclusivement reposé sur de grandes entreprises (qui existaient manifestement). Elle doit aussi à un grand nombre de petites et moyennes entreprises. L'artisanat en tant que catégorie économique, sociale et politique, n'apparaît en France que dans les années 1920, soit dans une période de crise économique. Au cours du 19^{ème} siècle, l'emploi industriel reposait sur le louage, en d'autres termes un ouvrier pouvait être chargé d'une tâche à réaliser et pour ce faire réunissait la main-d'œuvre dont il avait besoin, il était ainsi à la fois patron et ouvrier. Aussi, si à l'heure actuelle, nombre d'économistes dénoncent les frontières de plus en plus floues des entreprises, en raison notamment du développement de relation de sous-traitance en cascades, on constate que les frontières de la firme ont toujours été mal circonscrites, en rapport sans doute avec la définition originelle de l'entreprise.

Or, c'est pendant cette période que se dessine, pas à pas, un nouveau capitalisme, le capitalisme managérial reposant sur la séparation entre propriété et gestion du capital, alors que l'entrepreneur et l'artisan réunissaient en un seul individu ces deux mêmes fonctions. Et, c'est sur ce modèle que se construit la croissance de l'après-guerre, durant les années popularisées par l'économiste français Jean Fourastié, par l'expression des « 30 glorieuses », dans l'idée de souligner l'avènement d'une production et d'une consommation de masse. Pourtant, La consommation de masse existe depuis la fin du 19^{ème} siècle avec le développement des grands magasins dont Emile Zola s'est fait l'écho dans ses romans, et c'est même au 18^{ème} siècle que naît l'idée du consommateur, pendant le siècle des Lumières qui met en avant l'individu, ses désirs et ses ambitions

Et le droit à la paresse ?

L'histoire est faite de mouvements d'aller-retour, soulignent Sylvain Allemand, Sophie Boutillier et Sophie Reboud, les trois coordinateurs de la table ronde. Elle n'est pas linéaire. Des formes anciennes d'organisation du travail réapparaissent, alors qu'on les croyait révolues. Si les rapports sociaux changent très lentement, les techniques et connaissances scientifiques évoluent beaucoup plus rapidement, mais pour répondre aux mêmes objectifs : productivité et rendement. Le résultat, c'est ce décalage que nous vivons entre des moyens techniques de plus en plus complexes et des relations sociales qui sont au contraire très archaïques qui ne contribuent pas à l'amélioration des conditions de vie d'une grande partie de la population mondiale.